

LA PEINTURE COMME ENCYCLOPEDIE MENTALE

Paul Ardenne

Préface du catalogue d'exposition édité à l'occasion de l'exposition « Larvae Smort Reign » à la Galerie Andersen & Associés, Luxembourg.

Orsten Groom est devenu en quelques années, selon la formule consacrée, un représentant incontournable de la jeune peinture. Incontournable en quoi ? Ses expositions se multiplient, à haute vitesse. La presse lui consacre des articles, des portraits. On lui donne des prix, aussi (le prix Antoine Marin, en 2015). Une success story que celle-ci, comme on les aime au fond. Si la réussite dérange les jaloux (et ils sont, dans le monde de l'art, innombrables), elle excite en revanche ceux qui aime les élus. L'élus est une figure rassurante, il incarne, sinon la légitimité (on peut être mal élu), du moins l'élection en soi et ses bienfaits psychosociologiques. L'élection ? Ce mécanisme nous donne des maîtres, des figures du pouvoir tenant nos consciences et nos vies d'une main ferme, en nous évitant la dérive.

Vous avez dit expressionniste ?

Oublions à présent, d'Orsten Groom, le succès public, et concentrons-nous sur ses motifs. Pour supputer qu'ils sont pour l'essentiel le résultat d'une méprise. Non que la peinture d'Orsten Groom soit négligeable, gageons pourtant qu'elle n'est pas forcément, le plus clair du temps, évaluée à son exacte mesure, ni vue pour ce qu'elle est.

Plaçons nos yeux face aux tableaux de Groom – ce n'est pas difficile, leur format est souvent gigantesque. Que voyons-nous ? Une bataille de figures. Un imbroglio de formes se chevauchant les unes les autres, comme portées à se faire une guerre inexpiable. Et des couleurs qui ne sont pas en reste, distribuées frontalement, sans nuances, au point que l'on se donne l'impression de naviguer ici dans le spectre comme un oiseau migrateur devenu fou, sans boussole. Quant à

la signification de ces agglomérats tonitruants, ne cherchons pas. Trop de choses se bousculent au portillon pour que l'esprit occupé à se dissoudre dans la vision se donne encore la peine de tirer un fil, le fil du sens. On aime ?, on n'aime pas ? Peu importe au demeurant, étant bien entendu, une fois fini cet examen superficiel, que cette sensation va prévaloir : l'artiste, pour sûr, s'est déchaîné, la création telle qu'il l'appréhende est une machine de guerre qu'on manipule avec ses tripes, il a donné cours sans lésiner à ses pulsions, à ses excitations, au risque de l'éjaculation hors contrôle, il a comme Van Gogh opté pour cette destination de l'art, offrir un champ d'expression aux « terribles passions humaines ». Orsten Groom ? Un expressionniste, mes sœurs, mes frères. N'en doutez pas !

Sous les apparences

Eh bien si, doutons-en, au contraire. En toutes choses, diton, il y a les apparences et la réalité, le simulacre et l'incarnation, l'illusion et le concret. Il en va de même de la peinture d'Orsten Groom : son apparence peut induire en erreur, et elle induit d'ailleurs en erreur, inévitablement, quiconque n'accorde la concernant qu'une attention de passage, une attention de « spectateur » au sens strict, donnant la prime à ce qui paraît

sans faire l'effort de se demander quel est le sens de ce qui paraît.

Orsten Groom, sciemment, brouillerait les pistes ? Il ferait prendre, à qui regarde ses tableaux, les vessies pour des lanternes, ou l'inverse ? Pas le moins du monde. La peinture d'Orsten Groom, nonobstant son style désarticulé, est antiexpressionniste. Il est aisé de le vérifier sous cette condition : regarder de près, dans

le détail. Scruter. Suspender le mécanisme de l'avalancement glouton pour suivre les linéaments d'une élaboration. On suspecte dès lors cette peinture, à l'inverse du jeté expressionniste, de se construire de l'intérieur, de naître d'une succession de points de vue complexes sur tel ou tel élément dont le tableau est moins le témoignage que l'indexation, dans un ensemble non pas brouillon mais construit pas à pas. Groom ne jette pas des figures sur sa toile, rageusement. Il y dépose avec calme, l'un

D'une figure – plastique, mentale – l'autre

Prenons le titre de cette exposition luxembourgeoise, « Larvae Smort Reign ». Un règne de larves, soit. La larve : ce qui contient ce qui vient, une entité qui dit la croissance, la promesse, la menace aussi. En latin à la fois le masque et le spectre. L'évocation, en creux, d'une interrogation sur un devenir commun ou plus ou moins partagé. Ou bien l'évocation d'une évolution qui peut-être sera maîtrisée et concordante à l'encodage ou qui peut-être ne le sera pas. Ou bien de la génération et de la transformation que crée cette dernière dans l'ordre des choses et du monde. Mais « Smort » ?

« Larvae Smort Reign » : l'intitulé pour lequel Orsten Groom a opté, en fait, est la conséquence d'une erreur d'écriture. Au lieu d'écrire, dans un de ses carnets préparatoires, « le règne des morts », l'artiste inscrit « le règne de smort ». Cette simple inversion d'une lettre, son déplacement de la

après l'autre, des indices, sous forme de figures colorées. La peinture, en l'occurrence, est pensive et non pas pulsative. Elle est un acte de méditation mené au rythme, plus lent que rapide, de la réflexion, de la remémoration, de l'induction, de l'analogie.

Pour le dire autrement ? Il s'agit là non d'une décharge mais d'un travail mental. Une affaire de pensée et non pas une gestuelle d'abord ou principalement.

fin au début d'un mot est interprété par Groom comme l'équivalent d'un Witz, ce mot d'humour analysé par Freud comme un effet de l'expression inconsciente. Qu'est-ce que veut dire « Smort » ? Si le mot n'existe pas en français, peut-être existe-t-il dans d'autres langues ? Une recherche sur ce point indique à l'artiste que c'est en effet le cas. En suédois, « Smort » veut dire barbouiller, et onction. En italien, ce terme signifie « pâle », ainsi que « esprit » en quelque méandre slave... Le mot « Smort », tout à la fois son acoustique, son signifiant et son signifié, inspire à l'artiste, alors, une méditation complexe et hilare, se ramifiant indéfiniment, l'équivalent d'une circulation concaténée entre plusieurs niveaux de suggestions, de sens et d'interprétation. « Le langage se révèle en soi, dit Orsten Groom. Dans ce cas, le mot « Smort » a dégluti une constellation de sens obscurs, autant qu'une entité, un règne. »

Une peinture des enchaînements mentaux et de la pensée en acte

Il convient d'apprécier la peinture d'Orsten Groom à la lumière de ce qu'enseigne le type de jeu mental dont rend compte le titre de cette exposition luxembourgeoise. Comme une démarche, ou, comme le disait Paul Klee, comme l'équivalent d'une « marche à la forme ». Groom ne programme pas le contenu de ses tableaux. À l'inverse, pourrait-on dire, il « laisse venir », en privilégiant la montée inconsciente du thème. Il procède aussi par fragments : un thème va en amener un autre,

puis un autre et ainsi de suite. Le tableau, qui n'a rien à voir pour l'occasion avec la « fenêtre ouverte sur le monde » d'Alberti, est un espace cerveau : le portrait des préoccupations mentales de l'artiste, souvent corrélées, un parcours réflexif, comme le décèlera quiconque prendra le temps de regarder chaque toile en fonction de ses fragments, de ses entrées, de ses articulations terme à terme. L'occasion, sans coup férir, de débusquer quelques obsessions, récurrentes au fil des toiles : l'héritage culturel ; la

réponse de grands maîtres de l'art aux questions existentielles de la vie, de la mort, du désir et de l'Histoire (Dürer, Velasquez, Picasso... dont les œuvres sont fréquemment copiées et dispersées au gré des tableaux de Groom) ; le « comment procéder ? » enfin, qui explique le processus « à tâtons » gouvernant le travail pictural d'Orsten Groom. En celui-ci, aucune vérité n'est proclamée ou donnée a priori, la toile se fait au contraire le réceptacle

encyclopédique de solutions que l'artiste apporte à des questions qu'il se pose, ou à certains éléments retors d'une recherche qu'il a entrepris de mener sur tel ou tel sujet.

Une peinture habitée, en somme. Riche de spectres mais aussi de possibilités d'expression, une expression pour la circonstance fine, pesée, jamais assénée comme un coup de poing mais bien mieux, comme un coup de pensée.

Paul Ardenne est écrivain et historien de l'art.